

Les papes de Pierre Pépin

Robert Myre

Numéro 59, printemps 1994

...ions — énumérations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, R. (1994). Les papes de Pierre Pépin. *Inter*, (59), 72–72.

LES PAPES DE PIERRE PÉPIN

Robert MYRE

« L'existence d'un contenu contradictoire invariant quelle que soit la mutation de ses formes entraîne une fixité des formes de conscience » (BADIOU, *Théorie de la contradiction*, 1991)

L'œuvre d'art n'est pas nécessairement tonitruante, mais les papes de l'art que Pierre PÉPIN a installés à l'Inspecteur Épingle, rue Saint-Hubert, à Montréal, ont su, chacun à leur manière, rendre leur œuvre présente à leurs contemporains et par conséquent à la postérité.

Car pour PÉPIN l'œuvre d'art est subordonnée à sa médiatisation et, historiquement, l'a toujours été.

C'est le sens premier de son installation.

PÉPIN veut moins dénoncer l'aspect second de l'œuvre par rapport à sa mise en marché que mettre en évidence, avec respect, humilité et admiration les qualités particulières des artistes qui ont trouvé l'énergie et la force de se rendre permanents, inoubliables.

C'est par reconnaissance qu'il rend hommage à dix artistes en arts visuels qui ont marqué leur époque en attribuant leur nom à ses figurines géantes. S'il réussit à mettre le doigt sur une réalité incontournable du commerce de l'art et à la transmettre, la lecture de sa prestation n'est cependant pas aussi simple, aussi unidimensionnelle.

« Par le pouvoir qu'ils avaient à se médiatiser, avance-t-il, ils ont gagné l'immortalité. Ils laissent entendre qu'ils vont vivre éternellement. »

« Ce sont des rois. Ils se sont fait vedette, ont atteint le top des tops. Ils ne sont pas tous intègres, mais en ont l'apparence. Et on les vedettarise pour cette intégrité, apparente ou réelle. »

Ces momies translucides sous leurs néons teintés de gélatine, même si elles rayonnent d'une douce paix, d'une sécurité, me glacent. Vivants du passé (YOURCENAR), elles sont mises en évidence avec cynisme. Pour la marchandisation du culturel. Comme si les nécrologues et les fossiles se nourrissaient les uns des autres. Entre la parade d'uni-

jambistes et l'alignement pour la fusillade — bras absents, attachés derrière le dos — elles me provoquent bien autrement.

Une à une, elles s'installent et prennent position dans le cours de l'histoire, alignées pour l'éternité à la manière des statues de la Place Saint-Pierre, à Rome, des bonzes de l'île de Pâques ou de leurs sœurs de l'époque égyptienne des pharaons. Ce sont des éclaboussures de civilisation qui perlent indélébiles, mythiques, accrochées à leur rayonnement.

Issu du même moule — humanité en marche — leur corps de polystyrène aggloméré à la chaleur d'une torche au propane est loin d'être ridicule. Elles sont individualisées, singularisées sous la protection de leur plastron de broche, leur chasuble de treillis de fer.

Tête haute, légèrement tournée vers la gauche, elles portent le regard au-dessus de nos têtes sur l'infini qu'elles semblent percevoir. Ce sont des gardiennes de l'autorité et elles suintent la dignité.

Port altier, corps droit, lunettes *glamour*, par tous les claironnages elles jouent effectivement à la vedette. Bienheureux celui qui leur donnera le bon dieu sans confession.

PÉPIN, lui, n'est pas un pape. Il ne réussit pas le lien médiatique qui fait la vedette.

Cependant, au cours de la petite heure que nous avons passée ensemble à l'Inspecteur Épingle, Charles est venu lui acheter des dessins d'écolier de 5^e et 6^e année alors en exposition ; Jean-Yves lui a remis un billet de 100 \$ sans qu'un seul mot ne soit échangé ; Colette lui a offert de vieux magazines dont l'un contenait justement un article sur le Pape de la vidéo ; Denis insistait pour se joindre à notre table et Pierre dut lui signifier que nous étions en session de travail ; quatre ou cinq autres personnes ont fait arrêt qui pour une poignée de main, qui pour une rapide salutation, à chacun son royaume.

L'ÉCOLE DE STYLE CONTEMPORAIN COLONIAL

L'an dernier, le gouvernement du Québec a instauré un programme culturel qui a été mal planifié, mal géré et si peu annoncé que dans les faits il n'a jamais atteint son but : permettre aux artistes du Québec de rencontrer un jeune public dans l'espace qu'il fréquente, la salle de cours. Nous ne voudrions pas que cette année le programme *Les artistes à l'école* rencontre à nouveau un tel échec.

Objectif politique raté que celui d'ouvrir les écoles à nos artistes contemporains car, sur un budget alloué de 500 000 dollars, il ne fut dépensé auprès des artistes que le cinquième du montant total. Cependant, la part dédiée au fonctionnement des jurys ainsi qu'à l'administration des quotas a certainement été dépensée. Il manquait probablement un budget pour promouvoir ce programme dans les écoles (vidéo, brochure).

Reprenons les faits. Dans la foulée de la nouvelle politique libérale de la culture, la Ministre Lisa FRULLA a annoncé à l'été 1992 l'injection d'argent neuf dans la culture avec la restauration de deux programmes éphémères. Le premier, *Les artistes à l'école*, s'adresse aux artistes du spectacle ainsi qu'à ceux du domaine réputé des arts visuels. Le second, *Les écrivains à l'école*, est doté d'un budget différent de 600 000 dollars. Le but avoué de la ministre de la Culture est de donner une reconnaissance publique aux artistes soucieux de s'impliquer dans l'enseignement par leur savoir-faire et leur savoir-vivre. Il y a aussi la promesse de sensibiliser nos jeunes contemporains à l'art... de demain.

Pas de chance ! La ministre de la Culture implique le ministère de l'Éducation dans l'administration de l'argent neuf. Le MEQ remplit son mandat en déléguant son pouvoir administratif aux commissions scolaires qui veulent bien s'impliquer dans la nouvelle politique culturelle. Cette politique de décentralisation professée par le MEQ touche plusieurs autres secteurs. Par exemple, le secteur de l'informatique est dans un état démocratique déplorable car il dépend de chaque commission scolaire. Les étudiants du Québec n'ont donc pas, en ce qui nous concerne, un accès égal à la culture informatique.

Cette politique de décentralisation, vécue en janvier 1993 par les professeurs de l'élémentaire et des arts plastiques à la CECM¹, est déroutante. Les enseignants apprennent l'existence du programme *Les artistes à l'école* perdu dans la paperasse du temps des fêtes, en recevant des *listings* d'artistes assistés par ordinateur. Ainsi, sans réelle documentation, ils peuvent penser à modifier en dernière minute le contenu de leurs cours, mais non leurs budgets décidés à l'automne. Les projets des artistes sélectionnés en octobre par un jury national ne leur furent pas transmis. Dès lors, le confus formulaire qu'il fallut remplir pour participer au programme était un test d'intelligence inutile. De plus, les professeurs de la CECM n'eurent qu'un mois pour négocier avec leur direction d'école et avec les artistes qu'ils désiraient inviter des projets de longue durée qui peuvent toucher l'ensemble d'une polyvalente. Cependant un projet bien accepté peut être refusé par un nouveau jury chargé de la répartition nationale des allocations budgétaires. La sélection sera sévère. Sur les 80 artistes sélectionnés à l'automne, il ne resta à la fin de l'année 1992-1993 qu'un très petit nombre pour animer un grand total de... 500 jours d'ateliers à travers les milliers d'écoles du Québec.

Tout se passa comme si la planification gouvernementale du programme *Les artistes à l'école* comprenait la hantise d'un déferlement inouï, en voulant réfréner l'enthousiasme kantien du corps professoral à inviter dans leurs classes... des artistes. Fallut-il ne rien annoncer, ne rien précipiter pour ne pas ouvrir l'école publique à d'autres pratiques culturelles que celles annoncées par des réformes de style rétrolibéral ? Il s'agissait fort probablement pour la bureaucratie québécoise de gérer la décroissance politique d'un projet innovateur, désormais. L'école contemporaine reste donc un lieu de type colonial qui accepte prêtre, entraîneur de hockey, cravate, régime de retraite... plus la police pour prôner — tolérance zéro oblige ! — la délation dans les classes de première année, ainsi soit-il !

Ha oui, mon nom est dans le nouveau *listing* d'ordinateur car comme je suis un artiste déjà reconnu par ses pairs, le jury a encore accepté notre projet d'arcade culturelle : *L'École standard*. Ce projet tient compte de l'ordinateur postmédiatique pour s'insérer dans les nouvelles mœurs des familles nucléaires. Rappelons que derrière ce projet d'art plurisupport il y a un collectif d'artistes, (La Société de Conservation du Présent), qui développe depuis 1985 une esthétique archivistique pour enfin naviguer démocratiquement dans une culture qui ne soit plus promise à l'oubli.

Philippe CÔTÉ pour

(La Société de conservation du présent)

Contact : 1434, rue Montcalm, Montréal, Québec, Québec, H2L 3G8. Téléphone (514) 523-2500.

¹ La CECM : Commission des écoles catholiques de Montréal.

Photo : Guy L'HEUREUX

